Avec Laudato sí,
pour que vienne un Règne de justice,
de paix, d'amour et de beauté

L’écologie : une affaire d’amoureux

☙ Réception du texte ❧

Dans le numéro 11 de *Laudato sí* le pape François fait ressortir que l’écologie se vit dans un esprit de famille, dans un amour familial : **aimer** la nature et mon environnement en leur parlant le « langage de la fraternité » – ce sont les mots du pape.

Mais le pape François va plus loin : il lâche aussi un mot qui relève d’un autre langage, et qui n’est pas sans nous surprendre : « **amoureux** ».
Nous sentons bien qu’il y a une grande différence entre « aimer » et « être amoureux ». Le premier verbe est banalisé dans les paroles et les écrits, jusqu’à être galvaudé.
Oui. La vigne aime un sol profond, pas trop humide, en plein soleil, où les racines pourront s’enfoncer profondément pour résister à la sécheresse. Mais la vigne n’est pas amoureuse de son sol. Car, être amoureux est un acte humain, un acte de l’humain et pour l’humain.
Les humains que nous sommes font bien la différence entre aimer et être amoureux.
Dans la famille, les parents-frères-sœurs s’aiment, mais ils ne sont pas amoureux les uns des autres. Car dans la famille l’amour est consensuel (inclusif), mais on devient amoureux par sélection hors de la famille (exclusif). On ne choisit pas ses parents-frères-sœurs, mais on choisit son co-amoureux.
Le registre des amoureux se joue en dièses sur le registre de l’amour. Pour les amoureux, pas de doute : il y a une octave bien mesurée entre

l'ordinaire « je-t'aime-tu-m'aimes » et le délicieux « nous sommes amoureux ».
De plus, et surtout « être amoureux, *amourer* » est réservé aux humains. Quelles relations n'avons-nous pas entretenues dans notre enfance avec le chien de la famille, comme le bienheureux Carlo Acutis avec ses Poldo, Stellina, Chiara et Briciola[1] ? Mais jamais aucun de nous ne s'est dit **amoureux de son chien**. Cela eût été franchir la ligne de démarcation entre l'animal et l'homme.

Le « amoureux » de pape François peut nous choquer aussi parce qu'il porte le souffle temporaire de la tempête secouant les pruniers : les amoureux, laissons-les faire, ça leur passera.
Toutefois ne faisons pas la fine-bouche. Car, non seulement, comme l'écrit Pape François, être amoureux (risquons le verbe : *amourer*) fait partie de l'essence de l'humain, mais il y a plus fort : puisque la liturgie nous fait chanter Jésus « **amoureux de la terre et de nous[2]** » nous pouvons dire que, en Jésus nous sommes amoureux par essence divine.

Amoureux par essence divine. Bien.
Mais le langage courant ne trahit-il pas la réalité ?
Pourquoi, le bel adjectif **amoureux** si bien ajusté à Jésus, ce bel adjectif qui dit si bien notre essence divine, pourquoi, dans le langage courant, ce bel adjectif est-il toujours associé au verbe **tomber** ? Et dans ce numéro 11 de *Laudato sí*, le pape François n'y échappe pas.
Être amoureux serait-il une déchéance ? L'humain amoureux serait-il réduit à l'état du déchet que l'on verse dans la poubelle ? Que non ! Alors, vite corrigeons le langage commun : on ne tombe pas amoureux, on est **élevé amoureux**. Et corrigeons le texte de l'encyclique : « ***tout comme cela arrive lorsque nous sommes élevés amoureux…*** »

[1] Mon chien de garde et compagnon de jeux pendant que les vaches étaient toutes à leur pâture s'appelait Tobie. Mon frère aîné, Pierre, affirmait : « Tobie ? Il ne lui manque que la parole ! ».
[2] Voir les laudes du lundi-saint. Auteur : Didier Rimaud ; compositeur : Michel Wackenheim ; cotes CNPL : L118-1/MP118-1. Le premier couplet invite à nommer des choses sous forme de litanie pour prendre conscience que Jésus est « amoureux de la terre et de nous ».

Vous comprenez alors qu'avec un peu d'espièglerie et un clin d'œil au voisin, on aime bien taquiner tel et telle qui commencent à se fréquenter : « Alors, les amoureux ! » Et ne doutons pas que notre Louis Grignion se soit malicieusement prêté à ce petit jeu, au Boismarquer et surtout dans ses années de collège à Rennes. À moins que sa pruderie congénitale ne lui ait fait rougir le visage et ne l'ait plutôt porté à baisser les yeux ou à quitter la salle[3].

Amoureux. Le pape François, quant à lui, ne rougit pas du visage en couchant le mot sur son texte. Il n'a pas peur du mot « **amoureux** » et l'assume entièrement. À sa suite, et ce ne serait pas déplaire à notre grand saint Montfort, endossons-le sans sourciller. D'autant plus franchement que l'introduction résolue de ce mot merveilleux – **amoureux** – par François dans son texte de *Laudato sí* numéro 11 nous ouvre de belles perspectives sur le champ de l'écologie et pose quelques principes fondamentaux, sous forme de quatre postulats.

1) S'investir en écologie, c'est se déclarer amoureux de la création.

2) La création se regarde avec des yeux d'amoureux. Comme dans certains tableaux Montfort regarde Marie d'un regard amoureux.

3) Certaines pages du Cantique des Cantiques résonnent un peu comme l'état d'une âme écologique. Pour un amoureux fou de la nature et par métaphore, la belle nature du Bon Dieu, avec ses frémissements, ses couleurs et ses parfums, peut donner un visage à l'amie, la toute-belle, la bien-aimée. Cantique 2,8-14 ; 7,1-9.

4) Il est facile de tomber amoureux (mots du pape François) d'un environnement nouveau[4]. Plus difficile de demeurer amoureux d'un environnement quotidien mille fois parcouru à en devenir insipide et monotone, ce qui est pourtant une marque d'une saine écologie.

[3] Voir Grandet, édition du Centre International Montfortain, p. 16 ou Le Crom, p. 22.

[4] La maman d'un frère originaire du Massif Central disait un jour à La Garde en Avrillé (Maine-et-Loire) : « Ah ! Comme c'est beau chez vous, tout est plat ! » et les angevins en location pour quinze jours dans le Massif Central ou dans les Alpes disent : « Ah ! Ces reliefs, comme c'est beau ! »

☙ Horizons : ❧
Louis Grignion, un homme *amoureux* de plein air

La statuaire montfortaine se compose principalement de représentations du P. de Montfort prédicateur dans les chaires des églises paroissiales et écrivain mystique dans le secret de sa chambrette. Cette abondante production porterait facilement à oublier que le P. de Montfort fut aussi **un homme amoureux de plein air**.
Et sur ce sujet on aimerait une évaluation du temps passé sur les routes et les chemins, ces plus de vingt-mille kilomètres[5] avalés à pied au service de sa famille et de sa mission ? Le Crom peut nous aider à démêler cet imbroglio mathématique en nous disant que le marcheur mit huit à dix jours à la fin de 1693 pour aller de Rennes à Paris, distants de trois-cents kilomètres, soit une consommation kilométrique d'une trentaine de kilomètres par jour[6]...
Alors, simple calcul mental. Étant donné que trois-cents kilomètres demandent dix jours, combien de jours demanderont vingt-quatre mille kilomètres, soit quatre-vingts fois plus ? Réponse …
Si la cellule est le lieu de vie habituel du moine au cœur du monastère, alors, oui, Le Crom[7] voit juste : la route fut pour Montfort une partie intégrante importante de sa cellule de moine.

En 1715, pour quelques semaines, le missionnaire se fait ermite et fixe sa cellule **dans la forêt de Mervent**[8].
Les sentiments qui lient Monsieur de Montfort à la forêt de Mervent n'ont rien à envier à ceux qui lient les amoureux dans le Cantique des cantiques.
En ce lieu champêtre, la rivière et ses trois claires fontaines, les rochers et la forêt, les oiseaux et les cris d'animaux (voir Cantique 157, 7-13) lui sont aussi charnels, dans ces jours d'été-automne 1715,

[5] Vingt-quatre mille kilomètres selon une évaluation faite à partir de la carte insérée dans l'édition Fradet des Cantiques, 1929. Un total de kilomètres facile à retenir, puisque le même P. Fradet compte environ le même nombre de vers dans les cantiques…
Terre sainte en Bretagne (Pontchâteau), 1958, compte vingt mille kilomètres.
[6] LE CROM, p. 36-37.
[7] LE CROM, p. 114.
[8] Le Crom, p. 295.

que ces deux corps qui, il y a deux mille ans[9], se gavaient de baisers et s'enivraient de parfums (voir Cantique 1, 2-4).
Cependant, immergé dans tous les charmes de la forêt, l'ermite ne se laisse pas prendre aux jouissances physiques qu'ils lui procurent. Ces jouissances ne sont qu'un tremplin pour des jouissances spirituelles : dans ces beautés toutes naturelles, le mystique reconnaît l'œuvre de Dieu, « la main puissante qui forma l'univers », il « trouve Jésus-Christ » et s'affaire à son salut (voir Cantique 157, 18-37).

La grotte ermitage du P. de Montfort dans la forêt de Mervent

Mais l'expérience amoureuse de Louis Grignion avec Dame Nature devance et déborde largement les élans et les enlacements des quelques semaines de vie érémitique dans la grotte aux faons.
Car, de toute évidence, **le plein air n'était pas absent des missions proprement dites**. Durant ces semaines, Montfort ne passait pas tout son temps en chaire et en confessionnal.
Ne serait-ce que l'exploration du terrain de la paroisse à la recherche des plus beaux arbres, ceux qui allaient avoir l'honneur d'être

[9] Selon la tradition, nourrie en grande partie par les écrits de l'historien Flavius Josèphe, ces corps seraient ceux de Salomon et de Makéda, nom éthiopien de la reine de Saba, dite Balqama dans la tradition yéménite et Balqis dans la tradition coranique. Parlant de l'aventure amoureuse vécue il y a 2000 ans par Salomon et Makéda. Flavius Josèphe affirme avoir eu accès à des documents d'époque, mais on voit mal comment de tels documents auraient pu traverser sans dommages un millénaire de destructions, d'affrontements et de guerres…

« crucifiés », l'honneur suprême d'être transformés en croix de mission, et il y eut jusqu'à trois croix à Saint-Amand en 1715.
C'est un peu en espion que le missionnaire parcourt le territoire du lieu-dit Camoël en Pontchâteau pour fixer son choix sur un haut fût de châtaignier haut de près de vingt mètres, qu'il fait abattre en toute hâte par crainte que le propriétaire à peine consentant ne vienne à reprendre sa parole[10].
À Fontenay, en août-septembre 1715, notre espion lui-même et bien que *persona ignara* du terrain, inspecte le terrain pour déceler le lieu idéal où planter la croix[11].

Il faut certes laisser aussi **la part belle aux processions** dans lesquelles le missionnaire excellait tout particulièrement et qui lui étaient de grands bains de plein air. Sans doute Grandet généralise-t-il lorsqu'il écrit : « Monsieur Grignion faisait sept processions par chaque mission[12] ». Les biographes évoquent aussi des processions vécues comme des propositions pastorales en elles-mêmes, indépendantes des activités proposées aux paroissiens pendant les missions. De telles processions pouvaient réunir dit-on, jusqu'à vingt et trente paroisses, s'étirant dans un interminable défilé de plus de huit kilomètres, comme la procession organisée pour l'inauguration du sanctuaire Notre-Dame-de-Pitié, dans les derniers jours de la mission de Plumieux (1707)[13].

La médaille a son revers. **Du plein air, le Père de Montfort a connu bien des aléas,** dont les biographes parlent peu : la météo qui refuse un beau temps pour la procession, le vent qui s'emmanche dans la croix que l'on dresse, la boue et les aspérités des chemins mal empierrés, les morsures des gelées et du soleil brûlant.
Le plein-air marin sur le navire en route vers l'île d'Yeu pollué par l'angoisse de se voir bientôt victimes de la rapacité des pirates.

[10] Voir GRANDET, p. 93, qui transcrit le témoignage de l'abbé Olivier, compagnon missionnaire de Montfort à cette époque, daté du 6 mai 1721, soit une dizaine d'années après les faits…
[11] LE CROM, p. 351. Le curé qui sans doute connaissait mieux le terrain et les habitudes des paroissiens tenait pour un autre endroit. Le missionnaire se rendit à son avis.
[12] GRANDET, p. 221.
[13] LE CROM, p. 188.

Le fameux voyage à Notre Dame de Lorette en Italie et à Rome pour demander conseil au Pape Clément XI ne fut pas qu'une belle promenade dans les fleurs et les parfums du printemps 1706. Même à 33 ans, le corps frémit de se voir imposer plus de trois mille kilomètres de marche à la totale Providence, sans un sou en poche[14] et l'esprit s'inquiète de deux embûches principales :

1) *Première embûche* : le manger et le coucher quotidiens, car aller à Rome confier sa vie pastorale au pape n'est pas la meilleure clef pour s'ouvrir les portes des presbytères en pays gallican et,
2) *Deuxième embûche* : la sécurité physique des voyageurs est loin d'être assurée, en particulier lorsqu'il leur faudra traverser les Alpes savoyardes et piémontaises, zones ennemies à hauts risques pour des Français dans cette guerre de succession pour le trône d'Espagne.

En fin de voyage, après six mois de vie à la belle étoile, c'est un homme poussiéreux, exténué, amaigri, méconnaissable qui revient à Ligugé-Poitiers à la fin de l'été[15].

Le pèlerinage de Saint-Pompain à Notre-Dame des Ardilliers, en mars 1716, avec quelques frères, pour obtenir de Dieu de bons missionnaires, au retour de celui des pénitents, alors que la neige était fort haute[16] n'eut rien à voir avec des facéties d'enfants dans une cour d'école enneigée. Cependant on peut légitimement se risquer à penser que les pèlerins ne furent pas insensibles au charme des paysages et qu'ils en firent de beaux sujets de louange au Créateur.

---

[14] Dès le départ, « en sortant de la ville de Poitiers, [M. Grignion] distribua aux pauvres les dix-huit deniers qu'il avait encore de reste » et demanda à son compagnon étudiant espagnol Jean Cardena de vider les trente sols de son porte-monnaie dans la poche du premier nécessiteux rencontré sur leur route. Voir GRANDET, p. 63 et LE CROM, p. 157.

[15] Voir GRANDET, p. 66, repris par LE CROM, pp. 160 et 165. Visage méconnaissable, chaussures à la main et pieds tout écorchés : on peut quand même se demander si l'auteur ne force pas les traits…

[16] GRANDET, p. 133-134.
Étant donné que nous ne savons strictement rien quant aux circonstances de temps et de lieux où nos quatre frères Nicolas, Philippe, Louis et Gabriel se sont unis à « moi, Louis Marie de Montfort Grignion » « dans l'obéissance et la pauvreté » (testament), un autre scenario est possible, autre que celui de la Pentecôte 9 juin 1715 à La Séguinière, qui est une pure création spirituelle. Rien n'empêche de penser que **ce pourrait être à Notre-Dame des Ardilliers en mars 1716**. Ce lieu et cette date ont de bonnes garanties pour cela : Montfort est un familier des Ardilliers (les biographes relèvent 6 passages) ; ce pèlerinage est une démarche spirituelle, alors qu'à la Pentecôte 1715, à La Séguinière, Montfort et ses frères étaient en vacances-détente ; les frères étaient là. Le pèlerinage terminé, les frères rejoignent leur lieu de mission, le frère Gabriel restant « avec moi » pour la mission de Saint-Laurent.

☙ Dans la rue, aujourd'hui ❧

Se donner des temps d'immersion dans la nature, et les vivre dans le même esprit que le P. de Montfort : une présence amoureuse qui élève ce temps de repos physique ou intellectuel à une véritable **relation sacramentale** avec l'environnement (attention : vous lisez bien *sacramentale*, et non pas *sacramentelle*).

Simone Weil, philosophe, enseignait que les êtres vivants sont enracinés dans le ciel, puisque leur alimentation est façonnée par l'énergie solaire[17]. Et ne dit-on que les amoureux sont au septième ciel ? Il y aurait donc une passerelle haut placée dans le ciel entre les humains amoureux et les autres êtres vivants, la passerelle d'une écologie amoureuse…
Il me revient de ne pas en rater l'entrée.

La bénédiction que les amoureux sont invités à se donner l'un à l'autre est un grand signe de leur amour mutuel.
Et moi en bénissant mon environnement je montrerai que j'en suis amoureux.

- Regarder avec le cœur le vol d'un oiseau.
- Observer la germination d'une graine et l'éclosion d'une fleur.
- Time lapse de l'éclosion de fleurs

https://www.youtube.com/watch?v=xfDetZSQkKE&t=8s

- Regarder et écouter « *L'homme qui plantait des arbres* ».
  L'homme qui plantait des arbres (d'après Jean Giono / dit par Philippe Noiret) - YouTube

Sentir le cœur amoureux du berger Elzéard Bouffier pour la nature dans cette Haute-Provence qu'il relève de la mort dans les années 1915-1945.

[17] « Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui enfouit profondément dans la terre ses puissantes racines. L'arbre est en réalité enraciné dans le ciel. » Simone WEIL, *Attente de Dieu.* (Lettres écrites du 19 janvier au 26 mai 1942.)